

LE CANARD

MONTRÉAL, 27 DÉCEMBRE 1879.

Le "Canard" paraît tous les samedis. L'abonnement est de 50 centins par an, ou 25 centins pour six mois, strictement payable d'avance. On le vend aux agents huit centins par douzaine, payable tout les mois.

On cessera d'expédier le journal aux agents retardataires qui n'auront pas réglé d'ici au prochain numéro, et d'autres agents seront nommés à leur place.

Adresse présentée au Canard par l'Échevin Thibault.

Monsieur le CANARD,

Il faut remonter à l'origine du monde pour trouver l'origine de la loi du mariage, loi sacrée, loi naturelle à laquelle est soumis tout être venant en ce monde. A l'am était à peine au monde qu'il pensait à se marier; or, comme il n'y avait pas de femmes alors, Dieu fut obligé de lui en faire une. Il n'y a pas de doute que tous les animaux qui peuplaient le paradis terrestre s'accouplèrent eux aussi, et que c'est à ce rapprochement des sexes différents des espèces pareilles que nous devons tous l'honneur et l'avantage de vivre.

Le "Canard."—Comme j'ai hâte de le voir où vous voulez en venir, Monsieur Thibault, veuillez donc passer au déluge.

L'Échevin THIBAUT, continuant à lire—Après le déluge, le même phénomène se reproduit, les espèces se rapprochent, se multiplient et le mariage couvre la terre d'êtres animés et vivants.

Le CANARD—Pour l'amour de Madame, qui est fatiguée, je vous prierais de conclure.

M. THIBAUT—Vous venez de dire pour l'amour de Madame. Ce mot me rejouit, car il prouve que notre offre sera bien accueillie. Convaincus, M. le "Canard," que vous comprenez l'importance de cette grande loi du mariage et que vous connaissez les devoirs qu'elle vous impose, désirant, pour l'honneur de notre pays et de notre ville, perpétuer votre race.

Le CANARD—Vous pourriez dire "notre race," car nous sommes proches parents.

L'Échevin JEANNOTTE—C'est vrai, je lisais l'autre jour, dans un ouvrage d'astronomie, que les oies, les dindes et les canards étaient de la même famille.

L'Échevin THIBAUT, continuant à lire—Nous venons donc, au nom de la Corporation, vous offrir la main.

Le CANARD—On dit "la patte," parmi nos gens.

THIBAUT—Nous venons vous offrir la patte de la cana du Carré Viger, de cette cause populaire et distinguée par ses vertus et sa beauté, qui, depuis tant d'années, fait l'orgueil de notre ville, que notre population ne peut se lasser d'admirer et de caresser.

Le CANARD—Vous parlez de manière à me faire croire que Mada-

me est bien vieille et que sa vertu est suspecte.

L'Échevin JEANNOTTE—Je te l'avais dit, Thibault, que ça arriverait.

L'Échevin THIBAUT—Vous interprétez mal mes paroles, M. le "Canard." Je veux dire que notre population depuis longtemps caresse Madame du regard. D'ailleurs, qui oserait douter de sa vertu? Au contraire, elle a d'autant plus de mérite qu'elle a été plus exposée aux tentations, à toutes les séductions. Nous espérons, M. le "Canard," que vous vous rendrez au désir de la Corporation de Montréal, et que vous consentirez à unir votre sort à celui de Madame, afin que votre nom et votre race ne meurent pas.

REPONSE DU "CANARD."

Messieurs,

Je vous remercie de l'offre que vous me faites, et j'en suis d'autant plus flatté qu'elle m'est faite par des gens de ma famille. Depuis longtemps j'avais jeté les yeux sur Madame, et j'ai plus d'une fois vanté ses charmes et ses vertus, mais étant "humide" de ma nature, et me déflant du mariage, je m'accoutumais à rester vieux garçon. Cependant, je ne puis résister aux vœux unanimes de mes concitoyens, et je comprends que pour perpétuer ma race, il ne faut pas que j'attende trop longtemps. J'accepte donc l'offre que vous m'avez faite et j'espère que je saurai mériter la confiance que vous avez en moi.

Des places ou la mort.

Chapleau—Messieurs.....
La foule, criant—Nous ne sommes pas des Messieurs, pas de blague.

Chapleau—Qu'est-ce que vous êtes donc?

La foule—Des quêteurs, des quêteurs.

Chapleau—Que voulez-vous?

La foule—des places ou la mort!

Chapleau—Vous êtes trois mille! Comment voulez-vous que je vous place tous?

Quelques voix—Nous vous avons placés, placez-nous.

La foule—Vous valez pas mieux que Joly.

Plusieurs voix—On crève de faim comme avant.

Chapleau—Où voulez-vous que je vous mette?

La foule—Où vous voudrez.

Plusieurs voix—Sur le chemin de fer du Nord.

Chapleau—Mais il n'y aurait pas assez de chars pour tous vous mettre, et que ferait-on des passagers?

La foule—Au diable les passagers!

Chapleau—Mais enfin, il faut avoir du bon sens.

Plusieurs voix—Comment voulez-vous qu'on ait du bon sang quand on mange pas?

Chapleau—Savez-vous ce qui va arriver? Eh bien M. Robertson va se décourager, il l'est déjà pas mal, et il va envoyer la boutique au diable.

La foule—Qu'est-ce que ça nous fait?

Chapleau—Est-ce que vous ne savez pas qu'on n'a pas la coppe, qu'on n'a pas même d'argent pour donner à nos femmes de quoi faire de la soupe.

La foule—C'est de la blague.

Chapleau—M. Robertson dit qu'il faut absolument revenir à la taxe.

La foule—Fiche nous donc patience avec ton vieux Robertson.

Chapleau—Vous m'impatiencez à la fin. Tenez, voulez-vous ma place! je vous la donne.

La foule—Oui! Oui!

Chapleau—Par qui voulez-vous me remplacer?

La foule—Sénécal! Sénécal!

Plusieurs voix—Il nous en donnera ben des places, lui.

Chapleau—Eh bien, je résigne en sa faveur.

La foule—Bravo! Bravo! Hourra pour Sénécal! Vive Sénécal!

La Politique Canayenne.

ATR.—*Lisette, ma Lisette.*

Amis d'la vie publique,
Moquons nous donc un peu,
Car le CANARD se pique
D'être ni rouge ni bleu.
Voulez vous être pratique,
Et dans la politique
Ne cueillir que des fleurs,
Soyez d'tous les couleurs!

En avril ou décembre,
Beau temps ou mauvais temps,
Pour aller à la Chambre,
Faut flatter l's habitants.
Il faut que l'on divague,
Et d' mensonge et de blague,
Ne jamais être à bout:
En faut pour tous les goûts.

Afin de s'faire élire,
Tout candidat est prêt,
La chose va sans dire,
A prendre nos intérêts,
Mais plus tard notre œil s'ouvre,
Et souvent l'on découvre
Que le fin merle a pris
Not' capital aussi.

La main sur la conscience,
Un tel fait un discours;
Vous avez la patience
De le trouver trop court.
Un jour, laissez-le faire,
Il vous dira l'contraire,
Pour faire son chemin
L'portefeuille à la main.

Pour signer sa supplique,
N' soyons pas trop pressé;
Il faut, en politique,
En prendre et en laisser:
Tout ce que veut cet homme,
C'est son affaire, en somme;
Le gaillard s'rait bien fou
De nous dire: Après vous!

L'autre veut être un ange,
Et s'ensense à plein bras;
Il n'est point de louange
Qu'il ne s'décerne pas.
Laissez-le faire sa route
Et j'vous parie un croutte
Qu'derrière, pour ramasser,
Pas besoin de s'baïsser!

À Christine consternée, le croyant peut-être lui-même, qui l'abandonnerait aux poursuites de son riche prétendant; et quand il reparaisait, durant de courtes visites reçues sans beaucoup de chaleur par son oncle tout glacé de diplomatie, il se tenait à une telle stance de Christine, à son tour révoltée et bouleversée qu'elle ne vit plus d'autre moyen de retrouver le repos et Adolphe qu'en débrisant à jamais l'audacieuse prétention du conte.

Un matin qu'elle avait désiré peut-être plus ardemment qu'Eric son lui-même demeura seule avec lui, après avoir suivi des yeux son père jusqu'au bout d'une longue galerie où il disparut sous le prétexte d'une dépêche importante à expédier, elle attendit avec anxiété qu'il prit la parole pour le rudoyer de manière à ce qu'il n'y revint pas: ce fut vainement; on eût dit que cet amoureux complaisant n'avait ni lèvres ni voix. Christine étouffait d'impatience.

—J'ai rêvé de vous cette nuit, dit-elle enfin pour entamer une querelle décisive. J'espère qu'à l'avenir vous n'aurez pas la présomption de troubler mon sommeil par votre présence. Je vous trouve bien hardi d'oser vous montrer jusque dans mes rêves.

—Moi aussi, j'ai eu un songe, répondit Ericson troublé, n'ayant bien compris que les premières paroles de cette impertinente provocation. J'ai rêvé que vous me regardiez en souriant, et que vous me regardiez long temps, et j'étais heureux.

—C'était un mensonge, appuya-t-elle avec une féroce naïveté; j'en sais mieux, quand je veille ou quand je dors, sur qui je dois attacher mes sourires.

—Comment vous suis-je donc apparu cette nuit? demanda le conte avec un étonnement singulier que Christine trouva stupide.

—En cauchemar, monsieur.

—Méprisante fille! enseigna moi donc à faire l'amour! cria-t-il en imprimant avec vivacité un baiser sur cette joue pourpre de colère.

Cette licence naïve, dont Christine trouva l'ardeur effrénée, fut payée par un soufflet si prompt et si haineux, que l'offenseur, en frottant sa joue rougissante, s'émerveilla qu'il eût été appliqué par ces doigts faibles comme des lucas. Un obus l'eût moins frappé de surprise.

—Votre père ma trompé, dit-il après un assez long silence et du ton le plus grave; il m'a laissé croire que vous ne receviez pas mes visites avec indifférence.

—Mon père ne connaît point dans ces choses-là, répliqua Christine avec une courageuse indignation, car il n'eût jamais présenté à sa fille un jeune homme si mal élevé. Au reste, et à tout prendre il vous a dit vrai, car vous n'êtes pas pour moi un objet d'indifférence, vous ne pouvez l'être, entendez-vous, conte Ericson? etc...

Adolphe recevait ces dernières paroles de la voix altérée de Christine en entrant précipitamment pour un tête à tête qui le rendait fou de jalousie. (A Continuer.)